

# L'étrangère

revue de création et d'essai

45

## **Philippe Denis, une libre infortune**

Philippe Denis · Alain Mascarou · Emmanuel Laugier ·  
Sara Arena · Christine Dupouy · Fabrice Schurmans ·  
François Lallier · John E. Jackson · Monique Petillon ·  
Dominique Grandmont



PIERRE-YVES SOUCY

**Ouverture :**

**Cheminement de l'attente**

Toujours prêt à partir –  
je dure  
à tâtons  
dans ces années de vent  
en même temps que la nuit.

PHILIPPE DENIS

PIERRE-YVES SOUCY

Né au Québec, poète, essayiste et éditeur, il est docteur en sociologie politique de l'Université libre de Bruxelles. Il a enseigné dans plusieurs universités et a travaillé pendant dix ans comme attaché de recherche à la section poésie et littérature étrangère (a.m.l.) de la Bibliothèque royale de Belgique avant d'occuper la chaire Roland-Barthes de l'Université de Mexico de 1998 à 2001. Il a publié une quinzaine de livres de poésies, et de nombreux essais sur la littérature, la pensée, la culture et l'art contemporains. Ses textes ont été traduits en plusieurs langues. Derniers livres publiés : *D'une obscurité, l'éclaircie* (Bruxelles, Le Cormier, 2013), *Neiges. On ne voit que dehors* (Bruxelles, La Lettre volée, 2015).

De cette disposition à partir, si elle révèle, pour ne pas dire revêt déjà, comme nous le pensons, une éventualité, c'est qu'elle fait droit à la réalité de ce qui peut être anticipé, sous l'impulsion de ce qui déjà est en sa profondeur inouïe, ou même, depuis la simple attente de ce qui peut advenir dans l'acte même de création. Cette disponibilité à partir, c'est déjà tenter de se placer dans les délais du différé, d'une durée soumise à l'hésitation fluctuante et aux tâtonnements complices du mouvement de la vie sous toutes ses formes. Une telle disposition nous avertit non pas de quelque tendance à s'éclipser, mais bien de la liberté venant inscrire les conditions comme les impulsions du possible, ancrées aux assises mêmes des dispositifs de la parole poétique. Aussi désigne-t-elle en définitive tout le contraire d'une intention de dérobade. Partir s'accorde chez Philippe Denis à l'idée d'un nouvel usage du monde. Partir tel un commencer, ou un recommencer, bien que situé dans le mouvement irréversible de ce qui depuis longtemps a commencé, de ce qui prend du large par rapport à toute dérivation et redite. Commencer nous dispose à ouvrir le vif de l'inconnu de tout et de chaque chose. En ce sens il

n'est jamais dépourvu de quelque principe, et ne saurait advenir à partir de rien, le rien absolu qui en constituerait la source indicible. Du rien rien ne provient, puisque ce qui provient ne peut provenir que de ce qui est déjà se poursuivant à partir de ce qui a eu lieu.

L'infinie incidence du partir ne peut s'accomplir que sous les accords d'un établir, mais d'un établir qui nous dispose à chaque instant en un lieu à jamais laissé disponible, comme une errance donnant forme à un trajet qui ne parvient pas à s'accomplir, bien qu'il se voue à une projection en avant de l'existence. Sous cette perspective, partir implique que nous n'abandonnions point tout ce qui se rattache à ce qui aura précédé, de telle sorte que ce qui commence prenne forme sous la vigilance de ce qui s'achève : [...] : le commencement commençait / : la fin prenait fin<sup>1</sup> », écrit Philippe Denis. Si l'errance vient s'inscrire à la racine de cette poésie, c'est que ce sur quoi mise l'auteur consiste à laisser place à une ouverture sans fin sur les possibles de la vie, à commencer par le possible qui s'amorce dans le geste créatif. Commencer, c'est ouvrir dans quelque chose qui existe déjà – mais qui échappe à jamais à toute emprise – sur quelque chose qui n'existe pas encore. En ce sens toute œuvre poétique construit son propre espace de signification, établit de nouveaux rapports avec tout ce qu'elle saisit, avec ce pouvoir de reconfigurer, de reformer l'expression, assurant ainsi la perpétuation de son propre renouvellement. Ce qui commence devient indice et éclaire ce qui prend fin, forçant l'attention face à ce qui s'annonce, depuis ce qui prend fin, et va jusqu'à lui imprimer son mouvement.

Le sentiment du rien, de l'abîme ou du sans-fond, n'est pas sentiment d'un vide absolu et irrémédiable mais d'une ouverture, qui consacre notre désarroi par rapport à un infini sur lequel nous n'avons que des prises aléatoires puisque la réalité que l'on affronte et qui nous confronte à chaque instant déborde de toute part, depuis ce que nous percevons d'insignifiant et de dérisoire jusqu'à l'incommensurable. Perméables et réceptifs nous sommes, et Philippe Denis nous le rappelle à de nombreuses reprises tout au long de son œuvre, qui engage l'expérience personnelle dans ses rapports noués à l'effervescence du monde. Ce sentiment d'infini modifie, certes, notre regard sur le monde, mais

n'est en rien sa négation, et encore moins un enfermement dans l'espace d'un langage clôturé sur lui-même. Ce sentiment du rien chargé de l'illimité signale plus que tout autre sentiment notre propre carence à percevoir et à comprendre – dans le sens de prendre avec soi – son éloquence propre. Ceci encore de Philippe Denis, qui fera de la vigilance du vivre la voie sur laquelle entrer dans les mots c'est déjà se devancer : « L'invisible dont j'ai tâche / m'apprend les mots / de la terre...<sup>2</sup> », une terre disposant à toutes les résonances de la langue, des mots, à la limite, jusqu'à leur insuffisance. Est-il nécessaire de rappeler que la première suite de textes de Philippe Denis proposée en ouverture de son premier livre de poésie, *Cahier d'ombres*<sup>3</sup>, s'intitule « La vie invisible » ? Ce sous-titre suggère sinon désigne une incertitude toujours vive, du moins une perplexité radicale dont le motif pointe la difficulté, l'impossibilité, et pour ainsi dire, la tension infinie de toute tentative de ressaisir le monde dans sa plénitude.

Dès lors, interroger l'œuvre poétique de Philippe Denis c'est peut-être d'abord interroger le lieu d'où elle émerge : celui d'une expérience sensible et continue de ce manque structurel et substantiel tenant d'une errance sans aucune finalité évidente, une errance en un monde qui nous excède sous toutes ses formes et en toutes ses directions. Reste cependant ceci qui retient ces résonances depuis le flanc de la réalité : « J'ai flâné, tous feux éteints, dans le hasard d'un enchevêtrement d'ans, de mois, de jour...<sup>4</sup> ». Ainsi une épreuve de la perception nous alerte sur ce qui vient à nous des sources des signes, dans leurs manifestations les plus ténues, afin que nous les ressaisissions par la parole sous sa dimension à la fois sensible et réflexive, engageant alors ce qui relève de la compréhension de la condition humaine, comme pour assurer la difficile circulation du sens, dans son impossible retour à quelque sens originel. On peut difficilement taire cette impression, lisant Philippe Denis, celle d'éprouver un sens lesté d'un présent toujours déjà devancé, telle une attente vigilante appelée à se charger de signification. Sous cette perspective, la recherche de nouveaux moyens d'expression n'est pas étrangère aux rapports entretenus avec les autres arts comme avec les œuvres poétiques, celles provenant d'autres langues, pour ne pas insister ici sur

le travail de traducteur qui l'aura retenu et accompagné de si près dans son œuvre poétique. Chaque fois, il s'agit d'un déplacement du regard, du regard devenant mode de présence à partir du jeu des résonances avec d'autres regards, dont les renvois internes et les évocations externes se laissent saisir à la croisée des regards autres comme de leurs recouvrements. Ce dynamisme consacre une vue élargie, une vision approfondie, un horizon défait/refait toujours autrement. Ce qui est voué au commencement toujours recommence dans l'espace de son propre inachèvement, repoussant chaque fois les limites de la création, inscrivant le partir dans ses possibilités infinies de rupture et de reprise, sur le terrain et en ces moments sensibles de perceptions neuves, nous portant ainsi vers les choses, les événements, les autres, nous invitant même à leur symbiose et leurs imprégnations.

Partir, commencer, recommencer, un exil permanent, une ouverture sur l'exil de soi comme pour s'établir dans le mouvement éphémère – ici, où je vis en attente – de la vie : « Nomades n'importe où / vers une maison que l'on construit / sans hâte<sup>5</sup> ». À défaut de pouvoir finir ce que l'on tente de construire, de pouvoir achever ce qui est entrepris, repartir, commencer à nouveau, se porter en avant sans vraiment savoir de quoi cet avant sera fait si ce n'est du motif de se mettre en condition de puissance de parole et de production de formes de vies : ton terme est ton commencement. Il y a dans l'œuvre poétique de Philippe Denis quelque chose de tout cela, qui sait si bien nous retenir.

\*\*\*

Le présent volume aurait été tout simplement impossible à réaliser sans l'engagement soutenu et le travail précis de Christine Dupouy, d'Alain Mascarou et de Fabrice Schurmans. Nous tenons à les remercier très chaleureusement pour avoir conçu ce dossier, et pour l'avoir conduit à son terme.

g.